

XYZ. La revue de la nouvelle

Cerfs-volants

Catherine Browder



Numéro 138, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Browder, C. (2019). Cerfs-volants. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 77–84.

Cerfs-volants

Catherine Browder

SA BELLE-FILLE passait trop de temps avec le docteur. Quinze minutes de consultation, et Tomura était toujours assis dans la salle d'examen, seul. Le docteur l'avait invité à attendre à la réception pendant qu'il s'entretenait avec Amy, mais Tomura lui avait répondu qu'il préférerait rester où il était, si cela ne le dérangeait pas. Il était fatigué. À cause de son bilan de santé, il avait raté sa sieste.

Une infirmière fit son entrée pour l'aider à s'habiller, une tâche généralement réservée à Amy. Son dos tordu rendait cette aide nécessaire. Pour soulager la douleur ces temps-ci, il faisait le tour du pâté de maisons, matin et soir. Il s'arrêtait et procédait à des étirements une ou deux fois jusqu'à ce que, tel un roseau poussé par le vent, il se penche de nouveau et continue à marcher dans la rue.

L'infirmière étira le maillot de corps au-dessus de sa tête. C'était une femme tellement surprenante. Si grande, les joues rouges et les cheveux blonds. Le spectacle de sa généreuse poitrine se penchant dans sa direction lui donna l'envie de rire sottement comme le ferait un écolier.

« J'ai atteint l'âge de la tranquillité », dit-il, ne se souciant guère du fait qu'elle ne pouvait comprendre un traître mot. « Pas même le docteur ne me consulte à présent. À la place, il s'entretient avec mes proches. N'est-ce pas reposant ? »

L'infirmière hochait la tête mécaniquement et annonça avec une voix de contrôleur de train : « Allez, hop, monsieur Tomura, chéri. »

Riant, il prit le kimono qu'elle lui tendait et l'enfila, démontrant avec un grand geste et en silence sa parfaite maîtrise du nœud de ceinture. Il préférerait le kimono ces temps-ci, reconnaissant qu'aucun de ses enfants ne lui eût dit qu'il avait l'air bizarre. Autrefois, il portait des vêtements occidentaux, même avant de venir aux États-Unis, mais maintenant il les trouvait contraignants. Tomura 77

pensait que l'on pouvait juger de la fragilité d'un homme à ses habits.

L'infirmière offrit de l'accompagner jusqu'à la grande salle d'attente, mais il secoua la tête. Finalement, elle partit, ce qui le ravit. Il était, pour tout dire, épuisé. Il avait la peau sèche, comme si, à tout moment, elle allait se détacher. Même ses petits-enfants l'avaient remarqué. Noriko-chan¹, la plus jeune, la plus douce et la plus américaine, avait été la première à le lui dire. Il commença donc également à remarquer que ses joues ne rougissaient même plus les jours d'hiver glaciaux.

Maintenant, le docteur n'arrêtait pas de parler avec Amy, lui laissant deviner le résultat. Le foie ? L'estomac ? Le cœur ? Il savait quel était le problème. Cela l'avait rattrapé, comme une ombre le heurtant grossièrement par l'arrière. Il se vouûtait de plus en plus en marchant, prenant davantage de pauses entre les tâches ou entre une position et une autre. Il perdait même son appétit pour les spécialités d'Amy. Puis la douce Noriko avait demandé : « Grand-papa, comment ça se fait que tu sois si vieux ? » Il avait ri et l'avait chatouillée, pour qu'ils se sentent mieux tous les deux.



Six ans auparavant, Tomura avait liquidé sa petite entreprise d'Ôsaka, puis il avait visité la tombe de sa femme et déménagé en Californie à la demande de son fils aîné. Makoto avait dit à son père qu'il avait l'intention de rester aux États-Unis. Sa femme Amy avait déjà sa citoyenneté, étant donné qu'elle y était née. Amy s'était donné du mal pour que Tomura se sente chez lui. Son japonais était hésitant, mais elle le comprenait assez bien et suivait à présent des cours, à la demande de Makoto. Elle présenta un petit

1. En japonais, le suffixe honorifique « chan » est très souvent utilisé pour les bébés, les enfants et les personnes très proches (amis d'enfance, amants, petits amis), également pour les jeunes filles ou les amies. Il a une nuance affectueuse.

cercle de Nippo-Américains à Tomura, dont quelques-uns avaient, comme lui, le mal du pays.

Il prit particulièrement en affection un homme du nom d'Ozawa. Une fois, les deux vieillards passèrent des heures ensemble à se quereller dans le jardin : quel chrysanthème était le plus rond, le plus robuste, lequel tenait le mieux face aux vents changeants de la région de la baie de San Francisco. Ozawa, qui avait le visage rond et rougeaud, dissimulait sa calvitie sous une casquette des Giants. C'est Ozawa qui faisait régulièrement trois pâtés de maisons à pied, connaît, ouvrait la porte, et criait à qui voulait bien l'entendre avec la voix bruyante et joyeuse d'une personne légèrement malentendante : « Konnichi-wa², Tomura-sama³ ! » Quatre années de suite, Ozawa l'avait persuadé de parier sur les Séries mondiales, et durant quatre années Tomura avait perdu.

À la mort d'Ozawa, Tomura se demanda comment il pourrait survivre de nouveau à la solitude. Par bonheur, Amy avait été là. Elle poussa la veuve d'Ozawa, Masae, à poursuivre cette amitié, l'invitant à se joindre à la famille lors de sorties ici et là.

De temps en temps, Masae lui demandait de l'accompagner à un petit sanctuaire, un secret bien gardé caché dans une zone résidentielle. Le sanctuaire était le lieu occasionnel de plusieurs anciens festivals, et de jeunes mères de toutes les couleurs y promenaient leurs bébés en poussettes.

Une fois, Amy lui avait demandé pourquoi il priait lorsqu'il s'y rendait avec Masae. Il avait failli le lui dire, mais il s'était ravisé. Elle l'aurait sans doute pris pour un reproche, lorsqu'il n'y avait rien d'intentionnel. Au lieu de cela, il lui avait dit qu'il ne demandait pas grand-chose, simplement que sa famille continue d'être heureuse. Amy fut gênée par sa réponse, mais ravie, comme il put le constater. Elle ne reposa jamais la question.

2. « Bonjour ».

3. En japonais, le suffixe « sama » est utilisé à un niveau de politesse très élevé, avec des personnes de rang hiérarchique supérieur ou pour lesquelles on veut manifester du respect et de l'admiration.

En début de semaine, Amy l'avait accompagné à l'arrêt du tramway où ils rencontrèrent Masae Ozawa. Elle avait le visage si rose. La vue de son sourire lui fit penser à sa propre femme, décédée depuis bien plus de temps qu'Ozawa. La santé de Masae était remarquable. Quelle excellente posture également. Lorsqu'il lui demanda ce qu'elle faisait pour se maintenir — quelle nourriture, quelles potions ou quel exercice —, elle rit et lui rappela qu'elle avait dix ans de moins que lui. C'était certainement la seule raison.

Amy les laissa et ils embarquèrent dans le tramway. Masae le soutint, le guidant jusqu'à un siège. Puis le tramway s'ébranla de manière rassurante et avança.

« Regardez-vous, Kayuzuki-san⁴, taquina Masae. Mince comme un fil, et vous cuisinez si bien à la maison. Pas comme chez moi... Je vais vous engraisser. Vous avez besoin d'un régime du vieux pays. Vous devriez manger un peu de radis blanc chaque jour, vous savez... Pourquoi ne pas emménager ensemble ? Que pensez-vous que diraient les enfants, hein ? Eux qui pensent qu'ils sont si modernes ! »

Elle dut s'arrêter, lui frotter le dos, car il avait commencé à s'étouffer en riant.

Masae vivait aussi avec son fils. C'est son silence qui indiquait à Tomura que ça n'allait pas à la maison. Masae n'avait exprimé sa blessure qu'une fois, quand elle s'était autorisée à taxer la femme de son fils de « radinerie ». D'une voix réservée aux vérités cachées, elle avait dit que les beaux-pères avaient eu la vie plus facile.

« Ce monde n'a pas été inventé pour le bien-être des femmes », fit-elle remarquer avec une dignité exagérée.

Il trouva cette remarque déconcertante. Il faudrait qu'il lui en parle un jour. Est-ce que quiconque avait la vie facile ? Oui, c'est vrai que les femmes avaient adouci sa vie. Pourtant, comment une personne capable de tant de sollicitude

4. En japonais, le suffixe honorifique « san », qui veut dire « monsieur », « madame » ou « mademoiselle », est utilisé à un niveau de politesse standard aussi bien avec des inconnus qu'avec des collègues de bureau, ou encore avec des gens que l'on connaît.

pouvait-elle donc ressentir son absence ? Il comprenait moins qu'il voulait bien le croire. Avec sa bonne santé, elle avait tout pour vivre, et il lui demanda pourquoi elle venait au sanctuaire.

« Je prie pour la paix à la maison, répondit-elle. Autrefois, j'étais très en colère, et vous voyez ? Les choses se sont améliorées. J'ai de charmants petits-enfants. Que ferions-nous sans les petits-enfants, hein ? » Elle s'esclaffa et lui enfonça le coude dans les côtes.

Quelle confession remarquable. Masae en colère ? Il ne pouvait l'imaginer.

Ils firent une halte dans un restaurant avant de continuer à pied jusqu'au sanctuaire. Masae connaissait le propriétaire : il les installa donc dans un box privé. Elle commanda pour eux deux, le dorlotant en versant le thé et en arrangeant son bol. Pourquoi est-ce qu'ils ne faisaient pas davantage de choses ensemble ?

Au sanctuaire, ils se tinrent à l'écart l'un de l'autre. Il ne voulait pas surprendre les prières de Masae ni être entendu. Lorsqu'il ferma les yeux, il vit le visage d'Amy. Elle avait suffisamment à faire sans lui...

Tomura essayait d'être serviable. Il arrachait les mauvaises herbes, équeutait les haricots verts, surveillait les petits-enfants. Récemment, il avait astiqué l'argenterie d'Amy, s'émerveillant des ustensiles lourds et luxueux qui non seulement ternissaient, mais donnaient mauvais goût à sa nourriture. Mais rien de tout cela ne suffisait. Lorsque Noriko serait assez âgée pour se rendre à l'école, Amy aurait un peu de temps. Pourtant, il se faisait du mouron. Makoto était rarement à la maison. L'euphorie des débuts au sein du couple semblait avoir disparu avec l'arrivée de Noriko. Plutôt brusquement, la mémoire lui était revenue. Maintenant, par nécessité, son fils se plongeait dans le travail et Amy dans l'éducation des enfants. Faisait-il erreur, ou Makoto était-il devenu bourru ?

Tomura applaudit deux fois. Masae se tenait debout juste devant la corde de la cloche, Tomura sur le côté. Lorsqu'elle eut fini, elle tira la corde, et la prière prit fin. Dans un petit

kiosque, ils achetèrent des divinations écrites sur des bandes de papier. Ils les lurent et les attachèrent aux arbres voisins. Des nœuds blancs couvraient les petits pruniers qui poussaient dans la cour du sanctuaire, de loin les arbres ressemblaient à des sculptures en papier mâché. Fourbus, ils se reposèrent sur un banc de pierre, s'inclinant devant un couple âgé assis à l'autre bout. Masae commença à bavarder avec la femme. Masae est une personne extrêmement accomplie, se dit-il, écoutant son anglais décomplexé. Tandis que les femmes parlaient, Tomura remarqua comment le vieil homme hochait la tête au soleil tel un vieux lézard.

Masae aida Tomura à se relever du banc. Ils décidèrent qu'il serait peut-être sage de prendre un taxi. Durant le retour, il sommeilla à l'arrière, son menton reposant contre sa poitrine tandis que sa canne formait une troisième jambe. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, Masae attendit avec lui dans la pièce de devant afin de saluer Amy. Cette dernière les avait entendus rentrer et elle les rejoignit. Elle invita la vieille femme à rester pour prendre le thé, mais Masae refusa. Amy insista pour qu'elle vienne plus tard durant la semaine, et Masae accepta. Tomura était aux anges. Il espérait que l'invitation était sincère, que ce ne serait pas trop une corvée pour Amy. Il offrirait son aide, et cette fois ils n'en parleraient pas à son fils.

Plusieurs mois auparavant, lorsque Masae était venue en visite, Makoto avait été scandalisé pour une raison inconnue. Au lieu d'en toucher un mot à son père, Makoto gronda sa femme pour une inconvenance qu'elle ne pouvait nullement comprendre. Après tout, sa mère était morte depuis de nombreuses années, et Tomura lui-même était fragile.

« Il n'est pas vraiment en train d'avoir une aventure, avait dit Amy. Et si c'est le cas, en quoi est-ce que ça nous regarde ? » Le vieil homme les avait entendus de sa chambre ; il avait entendu la gifle, les pleurs, et Makoto monter au premier étage en tapant du pied. Lorsque le silence se fit, il se dirigea vers Amy d'une manière timide. Il vit la marque

« Qu'est-ce qu'il t'a fait ? demanda-t-il, sa voix rendue fluette par la colère.

— Ne t'inquiète pas, répondit Amy pour le reconforter. Ce n'est rien, vraiment. Il ne le refera pas. »

Tomura n'avait pas été soulagé. Encore et encore, se dit-il en son for intérieur, je ne reconnais pas ce fils. Avait-il jamais giflé son épouse ? La pensée que ce pût être le cas lui fit tant de peine qu'il s'arrêta là où il se trouvait et s'assit. Peut-être était-ce Ozawa qui avait de la chance.



« Beau-papa ? » Amy se tenait dans l'entrée de la salle d'examen. Tomura se releva à l'aide de sa canne.

« Alors, demanda-t-il d'une manière enjouée. Est-ce que la longue consultation est finie ? » Le docteur les rencontra à la porte. Tomura pensa que le docteur semblait plutôt mal en point lui-même. Bouffi.

« Rien d'important ou de nouveau, répondit le docteur, vous êtes le même. Continuez de faire de l'exercice. Évitez trop de sel ou de tabac.

— Je ne fume pas », répondit le vieil homme.

Il s'inclina et remercia le docteur. Tandis qu'ils s'en allaient, Amy prit son bras.

« À nous deux, nous faisons une personne et demie », plaisanta-t-il, mais Amy n'était point amusée.

L'air extérieur était frais pour avril, mais le soleil de fin d'après-midi faisait du bien à ses yeux. Une chaude lumière se reflétait sur les tuiles du toit et les murs de stuc tandis que des ombres bleu pâle se formaient entre les bungalows. Comme ils passaient devant la cour de récréation d'une école, il vit des enfants au fond en train de faire voler des cerfs-volants. Une légère rafale de vent fit monter les disques aux couleurs vives, les dragons, avions, aéroplanes, et têtes de féroces samourais. De loin, il entendit la queue d'un cerf-volant claquer, ainsi que les voix des petits garçons hurler à travers la brise inégale.

Soudain, un cerf-volant perdit le courant et plongea la tête la première dans l'herbe à quelques mètres de là où Tomura se tenait. Un garçon aux jambes de poulain se précipita vers le cerf-volant et hurla quelque chose à ses amis que Tomura ne put comprendre. Le cerf-volant était intact. Le garçon enroula la ficelle, revenant en courant à travers le terrain. La tête du cerf-volant rebondit derrière lui, tel un ballon dégonflé, jusqu'à ce qu'une brise le fasse remonter. Il se dégagea, flottant et dansant, et le garçon hurla de triomphe.

Tomura les acclama, agitant sa canne en l'air. Amy fit volte-face, haletante. Elle se déplaça vers lui, craignant qu'il ne tombe, puis marqua un arrêt. Il riait, le visage enflammé.

«Papa, dit-elle enfin. Tu ne crois pas qu'on devrait rentrer à la maison ? Il commence à faire froid.»

D'où venait donc ce moment de joie inattendue ? Amy disait quelque chose, mais il n'avait nullement besoin d'entendre. Il parcourut la cour de récréation du regard, se rappelant le garçon qu'il avait aimé observer autrefois, courant à travers leur petite rue pavée. Il s'étira le corps vers le haut et se tint droit, son dos cherchant à atteindre les cerfs-volants comme s'il avait été tiré par une ficelle.

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Marcel Morlat*